

Cette innommable réalité

GOBERT, Céline et Jean-Marie LANLO. *Le Cinéma québécois au féminin*, Montréal, coll. L'instant ciné, Québec, Les Éditions de L'instant même, 2017, 130 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 35, Number 3, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

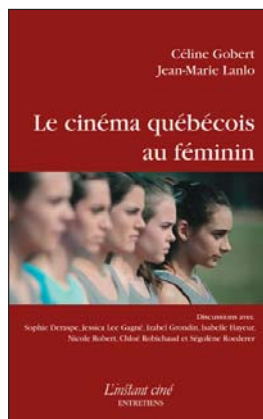
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2017). Review of [Cette innommable réalité / GOBERT, Céline et Jean-Marie LANLO. *Le Cinéma québécois au féminin*, Montréal, coll. L'instant ciné, Québec, Les Éditions de L'instant même, 2017, 130 p.] *Ciné-Bulles*, 35(3), 55–55.



GOBERT, Céline et Jean-Marie LANLO.
Le Cinéma québécois au féminin, Montréal,
 coll. L'instant ciné, Québec, Les Éditions de
 L'instant même, 2017, 130 p.

Cette innommable réalité

LUC LAPORTE-RAINVILLE

En 2016, selon le regroupement Réalisatrices Équitables, un fort contingent d'étudiants dans les écoles des métiers du cinéma et de la télévision étaient des femmes. Mais cette statistique était néanmoins assombrie par un constat navrant : beaucoup plus d'hommes que de femmes accédaient aux postes clés de cette industrie une fois les études terminées. Un exemple éloquent : 31 % des membres de l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec étaient des femmes. Comment expliquer un tel paradoxe ? Le milieu professionnel du cinéma serait-il misogyne ? En serions-nous encore à chercher des vulnérables, afin de soigner cette blessure sociale qu'est la mentalité phallogratique ? Voilà autant de questions pertinentes qui ont incité Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo, deux critiques de films réputés, à creuser le sujet afin de tenter de trouver quelques réponses éclairantes. Le fruit de leur démarche : *Le Cinéma québécois au féminin*, un petit livre d'entretiens dans lequel sept personnalités féminines de la cinématographie québécoise (Sophie Deraspe, Isabel Grondin, Isabelle Hayeur, Jessica Lee Gagné, Nicole

Robert, Chloé Robichaud et Ségolène Roederer) livrent, avec franchise et sans détour, leurs impressions sur cette iniquité. De quoi alimenter le débat public, espère-t-on.

L'une des solutions envisagées à ce problème serait un système de quotas préconisé par Téléfilm Canada. Une approche idoine qui permettrait aux femmes de réaliser autant de longs métrages de fiction que les hommes. Isabelle Hayeur, cinéaste et présidente des Réalisatrices Équitables, opine à l'idée émise : « Je pense qu'il faut donner ce coup de pouce, sinon, rien ne va se passer. Si plus de femmes font des films, il va y avoir des personnages plus diversifiés, ce qui va aider à changer les mentalités » (p. 98). Changer les mentalités. La phrase est lancée. Car la domination masculine dans la réalisation de longs métrages nuit à l'essor de la culture cinématographique. Le regard féminin, dans sa singularité, serait donc une alternative aux effets bénéfiques. Comme le souligne Ségolène Roederer, directrice générale de Québec Cinéma, les récits des films épousent trop souvent des idées aux effluves machistes, ce qui finit par créer des attentes spectatorielles malheureuses : « Inconsciemment, les histoires portées par les hommes vont davantage nous intéresser que les histoires portées par les femmes. On cherche des héros. On a tous été bercés par les grands archétypes que sont la force, la conquête et le désir, qui sont plus difficiles à aborder d'un point de vue féminin » (p. 15). Une assertion discutable quand on songe à un certain cinéma d'auteur, mais amplement justifiée lorsqu'il s'agit du divertissement de masse.

Bien entendu, s'il est facile d'adhérer au système de quotas, il ne faut pas omettre une autre réalité désolante : le peu de projets artistiques proposés par des femmes. En effet, Nicole Robert, présidente et fondatrice de Go Films, affirme que peu de scénarios envoyés à sa maison de production sont le fruit d'une scénariste : « En sept ans, sur les 253 [...]

reçus, seulement 47 provenaient de femmes, soit 19 % » (p. 35). Et cet exemple n'est pas exceptionnel, puisque Gobert et Lanlo soutiennent, en conclusion de leur livre, qu'une seconde maison de production — restée anonyme — vit le même problème : « En 2016, sur environ 70 propositions de projets, seulement 5 provenaient de femmes [...], soit seulement 7 % » (p. 123). Pourquoi un si faible pourcentage ? Une des explications plausibles serait la circonspection des femmes, voire leur manque pur et simple de confiance. La cinéaste Sophie Deraspe abonde en ce sens : « Si l'on se pose toujours des questions comme "est-ce que je suis assez bonne?", "est-ce que je vais réussir?" ou "est-ce qu'ils vont vouloir de moi?", ça handicape beaucoup. [...] [J]e pense qu'il doit y avoir un terreau de base qui est celui de la confiance » (p. 76). Or, culturellement, les femmes doutent davantage, et ce, parce qu'elles portent une longue histoire de servitude : « On s'est toujours fait dire que l'on ne pouvait pas s'habiller comme ça, faire ce travail... On se l'est fait dire pendant des années, des années... des siècles! », d'affirmer Nicole Robert (p. 39). Pas étonnant que cela ait mené à un conditionnement qui, dans notre inconscient collectif, perpétue son emprise.

On dira ensuite que l'égalité homme femme est un fait avéré. Comment soutenir cela devant ces chiffres accablants ? L'impression que la femme doit battre sa coulpe pour ce qu'elle est se manifeste plus que jamais. Heureusement que certains luttent sans relâche pour changer les mœurs. Et cet ouvrage, aussi bref soit-il, participe à ce combat. Tel est, du moins, l'espoir formulé par ses auteurs : « Nous avons conscience que la situation ne se règlera pas d'un claquement de doigts. Cependant, à notre niveau, et par la publication de ce livre, nous espérons permettre à certaines mentalités de changer » (p. 125). À chacun désormais de participer à cette révolution, ne serait-ce que pour faire honneur à Olympe de Gouges et à toutes celles qui nous ont précédés. ■